

CHRONIQUE HISTORIQUE



ÉDOUARD PRÉFONTEINE,
membre de la Société de généalogie de la Jemmerais.

Sainte-Julie : érablières du passé, découverte de traces de mes ancêtres

En retrait du chemin des Quarante-Deux se trouve un boisé préservé d'une riche biodiversité. En arpentant ses sentiers avec ses milliers d'érables, l'idée m'est venue de raconter l'histoire des érables, depuis la Nouvelle-France jusqu'à Sainte-Julie, pour découvrir la présence d'un de mes ancêtres impliqué dans la fondation de Sainte-Julie en 1851.

Petite histoire d'eau d'érable avant la Nouvelle-France

Découverte par les Amérindiens avant la colonisation, l'eau d'érable fut, selon la légende la plus répandue, le fruit du hasard, par un coup de hache coupant l'écorce.

Parmi les autres légendes, il s'agirait d'un écureuil grugeant une branche et se délectant d'une eau qui s'avéra sucrée.

Plongeant des pierres chauffées dans des récipients d'écorce ou d'argile remplis d'eau d'érable, les Amérindiens en tiraient un sucre comme source de subsistance. La recette fut ensuite transmise aux explorateurs français, dont Jacques Cartier, qui y goûta et l'apprécia tellement qu'il le nota dans ses écrits. Plus tard en 1606, l'écrivain Marc Lescarbot en fit l'éloge dans son Histoire de la Nouvelle-France, après un voyage en Acadie. Le sucre d'érable atteint alors une belle reconnaissance.

Inspirant Champlain, celui-ci observa les techniques des Hurons-Wendat, déjà présents dans la région de Québec en 1608. Constatant les faibles rendements des récipients utilisés, il ramena de France des marmites en fonte qui permettaient de chauffer l'eau directement sur le feu et ainsi obtenir des quantités plus importantes de sirop, puis de sucre. Ceci permit d'obtenir une source locale au lieu du sucre de canne transporté à partir de la France.

Le sucre d'érable allait jusqu'à se retrouver, en 1701, sur la table de Louis XIV à Versailles, sous forme de bonbons de sucre d'érable. Ainsi, depuis ces temps anciens, l'érable demeure garant de nos traditions qui perdurent.

Le passé des érables à Sainte-Julie

Sainte-Julie était, jusqu'à assez récemment, un territoire rural de cultures maraîchères, de pâturages, de foin et d'avoine pour les animaux, mais aussi de grandes forêts dont plusieurs étaient défrichées.

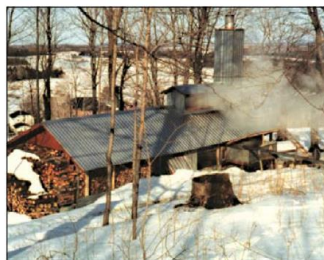
Lors de la fondation de Sainte-Julie en 1851, la ville comptait 1 251 personnes composant des familles de cultivateurs.

Les deux tiers des terres étaient destinés à la culture et un tiers conservé en forêt pour le bois de chauffage.



Ancienne cabane à sucre de Louis-Armand Savaria.
Parc de l'Érablière. (Photo : courtoisie)

En zones d'érables dans les secteurs du Grand Coteau, de la montée des 42, du rang de la Vallée ou au pied du mont Saint-Bruno, les terres étaient découpées en bandes avec des champs au milieu et des érables au pourtour. Dans ces zones boisées, les familles installaient des sucreries pour extraire l'eau d'érable et la transformer en pain de sucre pour leur alimentation. Celui-ci se conservait mieux que le sirop et coûtait moins cher que le sucre blanc raffiné. L'acériculture se fait alors entre parents et voisins, avec un poêle à bois et un évaporateur rudimentaire.



Vue d'ensemble de l'Érablière Savaria dans les années 1950. Parc de l'Érablière. (Photo : courtoisie)

Avec l'arrivée des fameuses « cannes » de sirop introduites en 1951, certaines sucreries ont développé leurs équipements pour devenir commerciales dans différentes localités du Québec. À Sainte-Julie, la plupart sont cependant demeurées familiales. Les plus connues furent celles des Véronneau dans le Domaine-des-Hauts-Bois et des Savaria dans le rang de la Vallée et dans le secteur de Belle-Rivière.

À partir des années 60, avec la construction de l'autoroute 20 et l'étalement urbain, ces érablières ont fermé. La seule ayant perduré fut l'Érablière du Rossignol, qui a cessé ses activités en 2020. Aujourd'hui, la ville conserve néanmoins des vestiges de cette époque,

tels l'enseigne du parc des Érablières dans le Domaine-des-Hauts-Bois ou le marché des sucres réunissant, au printemps, une vingtaine de marchands de produits d'érable ainsi que des familles.

Traces de mes ancêtres

En fouillant l'organisation passée des terres, quel étonnement de découvrir la présence d'un de mes ascendants dans le texte de la fondation de Sainte-Julie, laquelle se trouvait dans la Seigneurie de Beloeil.

Acquis en 1713 par le Seigneur de Longueuil, Charles Le Moyne d'Iberville, pour des besoins de terres cultivables et de bois, la Seigneurie de Beloeil comprenait la concession initiale de 1694 et celle dite « Augmentation de Beloeil ». Après plusieurs assemblées et requêtes, cette section est devenue paroisse avec une ligne de démarcation au sud-est de Sainte-Julie qui correspondait à la terre d'Antoine Préfontaine, comme en fait foi la Proclamation civile de Sainte-Julie par Lord Elgin, sous la couronne de la Reine Victoria.

«... De là continuant vers le sud-est par la ligne entière de division entre la terre du dit Sieur F. Provost et celle de Sieur A. Préfontaine... » située à la limite de Sainte-Julie et de Saint-Mathieu-de-Beloeil. Celle-ci se trouvait au début des terres menant aux Terrasses Préfontaine à Saint-Mathieu-de-Beloeil, du cultivateur Isaïe Préfontaine de la lignée du pionnier Antoine Fournier Préfontaine, tonnelier de métier, arrivé en Nouvelle-France en 1685 comme soldat, puis censitaire dans la Seigneurie de Longueuil.

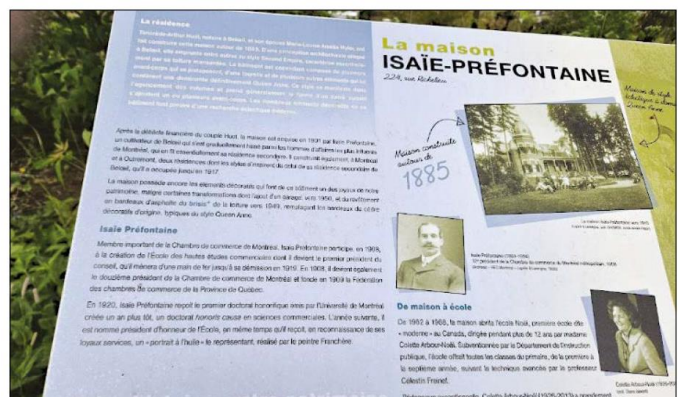
Isaïe Préfontaine fut un développeur immobilier important de l'est de Montréal. Une plaque existe devant l'une de ses résidences au 224, rue du Richelieu à Beloeil. Il fut cofondateur et président de l'école des HEC de Montréal entre 1908 et 1919. En 1909, il fonda la Fédération des chambres de commerce du Québec. Il fut aussi le frère de Raymond Préfontaine, conseiller municipal pendant deux décennies, puis maire de Montréal entre 1898 et 1902. Il fut ensuite ministre fédéral de la Marine et des Pêcheries sous Wilfrid Laurier, de 1902 jusqu'à son décès subit à Paris en 1905, en train de négocier des lignes maritimes.

Outre ces Préfontaine dans la région, notons aussi Alfred Préfontaine, l'architecte ayant dessiné les plans du presbytère de l'église de Sainte-Julie en 1893.

Ainsi, par ces recherches, quelle heureuse surprise de retrouver ces terres de mes ascendants jouxtant mon quartier de Sainte-Julie.



Presbytère de Sainte-Julie.
(Photo : Patrimoine culturel du Québec)



Plaque devant le 224, rue Richelieu, Beloeil. Plan de la ville de Saint-Mathieu-de-Beloeil avec les Terrasses Préfontaine et rue Préfontaine. (Photo : courtoisie)